

Éléments d'introduction à la philosophie de Diderot¹

Colas DUFLO

C'est un très grand honneur pour moi d'être invité à proposer une conférence d'introduction à la philosophie de Diderot ici, au Japon, dans un pays qui est maintenant depuis plusieurs dizaines d'années un des grands pays des études diderotiennes, des recherches sur l'*Encyclopédie* et, de manière générale, des travaux sur les Lumières. De nombreux chercheurs internationalement reconnus et respectés en témoignent, depuis les premiers élèves de Jacques Proust jusqu'à aujourd'hui. Et bien sûr j'aimerais ici rendre un particulier hommage et adresser mes plus grands remerciements aux deux collègues qui ont organisé la conférence d'aujourd'hui, et qui sont eux même d'éminents spécialistes de Diderot et des Lumières françaises, les professeurs Tastuo Hemmi et Hisashi Ida.

Mes deux confrères m'ont donc proposé de présenter ici les éléments caractéristiques de la philosophie de Diderot. Je les remercie particulièrement d'avoir choisi ce sujet, car c'est un sujet important pour les spécialistes des Lumières aujourd'hui : en effet, si Diderot était de son vivant reconnu comme un « philosophe » par ses contemporains, qui l'appelaient même « Le philosophe », ou « Frère Platon », il n'a pas toujours été compris comme un philosophe par les historiens de la philosophie en France. Il a fallu des chercheurs comme Yvon Belaval, Jacques Proust, ou Jean-Claude Bourdin, mais aussi le regard de nombreux chercheurs étrangers (allemands, italiens, et aussi japonais...) pour prendre son œuvre au sérieux, lui redonner toute son importance dans l'histoire des Lumières et le considérer non seulement comme un grand écrivain, ce qu'il est indubitablement, mais aussi comme un philosophe important, avec une œuvre forte et cohérente.

1. 本稿は、2023年4月27日に青山学院大学・青山キャンパスで青山フランス文学会主催にて行われたコラ・デュフロ氏（パリ・ナンテール大学教授、ディドロ・十八世紀思想文学）による講演会の原稿を、ご本人の許可を得て、講演の雰囲気が伝わるように、敢えてそのまま掲載させていただきました。

Cette philosophie de Diderot, donc, comment se présente-t-elle ? On range souvent Diderot parmi les penseurs matérialistes des Lumières. Mais il y a plusieurs façons d'être matérialiste. Comment caractériser le matérialisme de Diderot ? Quelles sont les principales caractéristiques de sa pensée ? C'est une grande question que je souhaiterais aborder ici très modestement, devant tant de spécialistes des Lumières, afin de faciliter aussi clairement que possible la lecture de ses œuvres à qui voudrait y entrer.

Qu'est-ce que le matérialisme de Diderot ? C'est à la fois une position méthodologique et une hypothèse métaphysique. La définition la plus ramassée en est donnée par Diderot lui-même dans un petit article anonyme publié en 1765 dans l'*Encyclopédie*, l'article « Spinosiste », dans lequel il présente les « spinosistes modernes » :

Le principe général de ceux-ci, c'est que la matière est sensible, ce qu'ils démontrent par le développement de l'œuf, corps inerte, qui, par le seul instrument de la chaleur graduée, passe à l'état d'être sentant et vivant, et par l'accroissement de tout animal qui, dans son principe, n'est qu'un point, et qui, par l'assimilation nutritive des plantes, en un mot, de toutes les substances qui servent à la nutrition, devient un grand corps sentant et vivant dans un grand espace. De là ils concluent qu'il n'y a que la matière, et qu'elle suffit pour tout expliquer ; du reste, ils suivent l'ancien spinosisme dans toutes ses conséquences².

Il n'y a que la matière et elle suffit pour tout expliquer : telle est la décision fondamentale qui caractérise le matérialisme. Ce qui signifie que le matérialisme est d'abord un *monisme*. Il affirme qu'il n'y a qu'une seule substance, à l'opposé d'un dualisme qui reconnaîtrait une substance corporelle et une substance spirituelle (le corps et l'âme). Et il précise que cette substance est matérielle, à l'opposé d'un autre monisme possible, comme l'immatérialisme de Berkeley, qui affirmerait que seule la substance spirituelle existe — ce qui semble à Diderot un pur paradoxe, intéressant intellectuellement parlant, mais impossible à soutenir sérieusement, surtout lorsqu'il s'agit de comprendre la nature.

Ce monisme matérialiste signifie donc, sur le plan métaphysique, qu'il n'y a pas d'âme spirituelle en nous, et qu'il n'existe pas un Dieu immatériel qui serait différent

2. Diderot, *Encyclopédie*, 1765, vol. 15, p. 474, article « Spinosiste ». <http://enccre.academic-sciences.fr/encyclopedie/article/v15-1548-0/>

de la nature elle-même. Il s'agit d'une hypothèse, qui doit permettre d'expliquer le monde, et nous-mêmes en tant que nous en faisons partie ; et cette hypothèse est préférable parce qu'elle permet une explication plus économique, plus efficace, et moins mystérieuse : on n'est pas obligé d'imaginer l'action de substances immatérielles dans la nature pour essayer de la comprendre. On peut ainsi parler d'un matérialisme méthodologique en tant qu'il s'agit bien d'une méthode d'explication du monde à partir de l'hypothèse moniste : partout où l'on faisait intervenir d'autres substances pour expliquer la nature, considérons qu'il n'y a que la matière. Quelles sont les conséquences de cette décision ? C'est à comprendre cela que s'emploie le matérialisme de Diderot.

Antifinalisme

Revenons quelques années auparavant, en 1749, quand Diderot publie la *Lettre sur les aveugles* — texte qui lui vaudra quelques mois d'emprisonnement à Vincennes. Dans un passage, Diderot raconte les derniers moments de Saunderson, qui dialogue avec un pasteur sur son lit de mort. Il s'agit d'un mathématicien aveugle du XVII^e siècle qui a réellement existé, et qui fut même professeur à l'Université de Cambridge, mais la scène décrite par Diderot est bien sûr totalement imaginaire. Dans le *Rêve de d'Alembert* on retrouve cette même mise en scène de personnages réels dans une situation fictive : l'usage des dispositifs fictionnels, le style dialogique, tout le travail littéraire pour mettre en scène la pensée, la diversité des points de vue et la complexité des sujets, et obliger le lecteur à penser par lui-même sont caractéristiques de l'œuvre de Diderot. Dans ce passage de la *Lettre sur les aveugles*, le dialogue porte sur l'existence de Dieu et Saunderson, représentant ici le penseur matérialiste, affirme qu'il n'y a pas de Dieu créateur de la nature qui serait autre chose que la nature elle-même. Le ministre lui oppose la preuve de l'existence de Dieu par la finalité dans la nature, dite savamment « preuve physico-théologique », particulièrement appréciée au XVIII^e siècle et sans doute la plus commune encore aujourd'hui. Elle consiste à dire que la nature est un tout finalisé, qu'elle est belle, harmonieuse, et que cela prouve l'existence d'un Dieu créateur, lequel, en retour, garantit une nature bonne et faite pour nous. Le matérialisme, à l'inverse, est d'abord une décision relative à la nature, qui vise à nous détacher de cette illusion finaliste. Le personnage de Saunderson, dans un grand discours inspiré, fait voir une nature sans finalité :

Je conjecture donc que, dans le commencement où la matière en fermentation faisait éclore l'univers, mes semblables étaient fort communs. Mais pourquoi n'assurerais-je pas des mondes, ce que je crois des animaux ? combien de mondes estropiés, manqués, se sont dissipés, se reforment et se dissipent peut-être à chaque instant dans des espaces éloignés, où je ne touche point, et où vous ne voyez pas, mais où le mouvement continue et continuera de combiner des amas de matière, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque arrangement dans lequel ils puissent persévérer ? Ô philosophes ! transportez-vous donc avec moi sur les confins de cet univers, au-delà du point où je touche, et où vous voyez des êtres organisés ; promenez-vous sur ce nouvel océan, et cherchez, à travers ses agitations irrégulières quelques vestiges de cet être intelligent dont vous admirez ici la sagesse³ ?

On lit bien ici l'héritage du matérialisme antique, tel qu'on le trouve par exemple dans le *De natura rerum* de Lucrèce : le monde n'est pas le résultat d'une finalité providentielle, mais on doit plutôt l'interpréter comme celui du choc hasardeux des atomes. Les configurations instables ont disparu, et les plus stables restent provisoirement en attendant de disparaître à leur tour : ce que nous prenons pour l'ordre du monde n'est qu'un état provisoire, qui nous semble éternel parce que notre existence est plus brève que lui. Et dans cet ordre même, le désordre apparaît : tremblements de terre, anomalies de la nature, etc. L'existence actuelle des défauts de la nature — en ce grand siècle de développement des sciences de la vie, on s'intéresse aussi beaucoup aux « monstres » — prouve qu'il n'y a pas de Dieu tout puissant et providentiel à l'œuvre. Résultat du hasard, pur jeu des combinaisons de la matière, ce monde est marqué par la contingence. Élément décisif : cela s'applique aussi à l'homme. Son existence n'est pas le résultat d'une vue de la providence qui aurait organisé une nature dont il serait le couronnement. Il est un des animaux produit par la nature, et cette espèce orgueilleuse aurait aussi bien pu ne pas exister, ou disparaître immédiatement — là aussi, il n'y a pas de finalité à l'œuvre.

Monisme

S'il n'y a que la matière, alors il n'y a aussi que le corps. Or, la philosophie ancienne et moderne avait coutume d'attribuer à l'âme un certain nombre de phénomènes : la

3. Diderot, *Lettre sur les aveugles* (1749), éd. L. Versini, in *Œuvres*, Robert Laffont, 1994, t. I, p. 169.

forme du corps, mais surtout, en particulier depuis Descartes, la sensibilité, l'intelligence, la volonté, etc. La décision matérialiste implique qu'ils doivent désormais pouvoir être compris de manière purement matérielle. C'est ici qu'on retrouve l'exemple de l'œuf de l'article « Spinosiste », développé dans le *Rêve de d'Alembert* :

Voyez-vous cet œuf ? c'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie, et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf ? une masse insensible avant que le germe y soit introduit ; et après que le germe y est introduit, qu'est-ce encore ? une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier. Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie ? par la chaleur. Qu'y produira la chaleur ? le mouvement. Quels seront les effets successifs du mouvement ? Au lieu de me répondre, asseyez-vous, et suivons-les de l'œil, de moment en moment. D'abord c'est un point qui oscille ; un filet qui s'étend et qui se colore ; de la chair qui se forme ; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes qui paraissent ; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins ; c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie. J'entends ses cris à travers la coque ; il se couvre de duvet ; il voit ; la pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison ; la voilâ brisée ; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il aime, il désire, il jouit, il a toutes vos affections, toutes vos actions, il les fait⁴.

Ce que l'exemple de l'œuf (et le texte de Diderot) nous donne à voir, c'est la continuité : continuité de la matière à la sensibilité et de la sensibilité à la pensée ; continuité de la matière inerte à la matière vivante ; continuité de l'animal à l'homme qui appartiennent à un même développement de la nature. Si nous cessions de penser avec des outils imprégnés de préjugés théologiques et métaphysiques et que nous acceptions de regarder les phénomènes les plus courants, comme la genèse d'un organisme, la croissance des plantes et des animaux ou la digestion, nous comprendrions qu'on peut suivre le développement des animaux et des hommes comme un phénomène purement matériel, sans avoir à faire intervenir à aucun moment une âme spirituelle. Le texte de Diderot s'attache à donner à voir au lecteur à quel point tous les phénomènes couramment attribués à l'âme, comme la sensibilité, la mémoire, la pensée... peuvent en réalité s'expliquer matériellement. Là où le dualisme posait tout une série de problème insolubles (si l'âme est immatérielle, comment

4. Diderot, *Le Rêve de d'Alembert*, éd. C. Duflou, GF-Flammarion, 2002, p. 68.

agit-elle sur le corps, et réciproquement ?) qui obligeaient à des constructions métaphysiques extrêmement subtiles et, en réalité, aux yeux de Diderot et des hommes des Lumières, peu crédibles, comme le système de l'harmonie préétablie chez Leibniz, le monisme est simple, économique et efficace.

Mais pour penser la continuité de la matière à la sensibilité, et de la sensibilité à la pensée, il faut penser la *dynamique matérielle*, c'est-à-dire le passage continu de l'inerte au vivant et du vivant au pensant, la potentialité pour la matière (soit interne à chaque partie, soit née de la combinaison adéquate des parties, peu importe) de passer de l'inerte au vivant, comme nous voyons la digestion animaliser des cellules mortes pour les intégrer à un corps animal vivant. D'où l'intérêt de Diderot pour les sciences expérimentales de son temps : les sciences de la terre, la chimie, la médecine. Dans l'*Encyclopédie* il confie une bonne partie des articles de médecine à Ménuret de Chambaud, qui expose la médecine vitaliste de l'école de Montpellier (c'est-à-dire l'actualité médicale la plus intéressante du moment). Dans *Le Rêve de d'Alembert*, le personnage de Bordeu (médecin qui fut dans la réalité un des représentants les plus en vue de l'école vitaliste de Montpellier) vient montrer comment les idées matérialistes exposées dans le premier dialogue entre les personnages de Diderot et D'Alembert et explorées ensuite en rêve par D'Alembert trouvent dans la réalité vivante de la nature et des corps une pertinence particulière et de riches développements.

Fatalisme

Mais s'il n'y a pas d'âme spirituelle et si l'homme appartient à la nature comme tous les autres êtres naturels, alors il fait lui-même partie de cette chaîne de causes et d'effets qu'est la nature. Cela implique une conséquence anthropologique et morale essentielle : la liberté de la volonté est une illusion. Elle fait partie de ces idées que l'on proclame *in abstracto*, mais dont on ne fait jamais vraiment l'expérience. De quoi faisons-nous l'expérience, en effet, dans la vie quotidienne ? Du fait que toutes nos actions appartiennent à un réseau causal. Dans *Le Rêve de d'Alembert*, puis dans les *Eléments de physiologie*, Diderot donne une « histoire expérimentale ». Elle décrit l'activité du mathématicien D'Alembert, de son lever à son coucher : il se remet à un problème commencé la veille, fait sa correspondance, va dîner chez un ami. Toutes ses actions s'insèrent dans un réseau de causes et d'effets, et à aucun moment il n'accomplit un acte qui soit un pur commencement. Et pourtant, se

méconnaissant lui-même, il croit et il proclame que l'homme est libre.

On parle de la liberté, et il soutient à cor et à cri que l'homme est libre : je le laisse dire, mais à la chute du jour, je le tire en un coin, et je lui demande compte de ses actions. Il ne sait rien, mais rien du tout de ce qu'il a fait, et je vois que machine pure, simple et passive de différents motifs qui l'ont mû, loin d'avoir été libre, il n'a pas même produit un seul acte exprès de sa volonté : il a pensé, il a senti, mais il n'a pas agi plus librement qu'un corps inerte, qu'un automate de bois qui aurait exécuté les mêmes choses que lui⁵.

Parce qu'il n'a pas été empêché de faire ce qu'il voulait, il a cru agir librement, sans penser que toutes ses volontés étaient déterminées par des causes, tant externes (il a une série d'obligations sociales à accomplir) qu'internes (son histoire personnelle lui a donné des intérêts, des goûts, qu'il poursuit). Et d'ailleurs, la plupart du temps, il n'a pas même eu à prendre explicitement conscience qu'il voulait faire telle ou telle chose, il l'a simplement faite sans qu'il y ait d'actes de volonté, comme lorsque nous marchons dans la rue en évitant les obstacles (sans avoir besoin de nous dire « je veux ne pas tomber », mais plutôt simplement en prenant garde à l'endroit où nous mettons les pieds).

C'est ce qu'on appelle « fatalisme » au XVIII^e siècle. Ce n'est pas le nom d'une disposition psychologique, mais d'une doctrine philosophique, qui est l'essentiel des « conséquences » communes à l'ancien et au nouveau spinozisme auxquelles Diderot faisait allusion sans les dire à l'article « Spinosiste » de l'*Encyclopédie*. Il n'y a pas de liberté métaphysique, si par là on désigne un pouvoir de se décider hors de toute cause, une sorte de capacité de l'homme de commencer absolument une nouvelle série de causes et d'effets, comme s'il pouvait avoir un lieu de décision hors nature. Il s'agit d'une conviction que Diderot formule très tôt et très radicalement dans sa fameuse Lettre à Landois :

Regardez-y de près, et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens ; qu'il n'y a point, et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres ; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement⁶.

5. Diderot, *Eléments de physiologie*, éd. L. Versini, in *Œuvres*, Robert Laffont, t. I, p. 1299.

6. Diderot, *Lettre à Landois*, 29 juin 1756, éd. L. Versini, in *Œuvres*, Robert Laffont, 1997, t. V, p. 56.

Il s'agit fondamentalement de nous libérer de l'augustinisme et de ses notions liées : liberté de la volonté, faute, culpabilité, corruption originelle, vice, etc. Mais c'est pour laisser toute sa place à une morale compréhensive qui prend en compte la conscience de nos déterminations, et à une politique qui éduque le citoyen par un juste système de peines et de récompenses, hors tout préjugé religieux et sur la base d'une connaissance de la nature humaine et d'une morale immanente à la vie en société.

En résumé, si on voulait tout récapituler avec des *-ismes*, on pourrait dire que le matérialisme de Diderot est un monisme (il n'y a que la matière, elle suffit pour tout expliquer), un antifinalisme (il n'y a que la nature et il n'y a pas de finalité dans la nature) et un fatalisme (il n'y a pas de liberté métaphysique, seulement des causes et des effets, seulement le corps et tout ce qui lui arrive : son histoire, sa culture, sa mémoire, etc.). Cela est très vrai. Ou du moins nous espérons qu'il s'agit d'une description correcte des principes de la pensée de Diderot, et qui peut aider à entrer dans la lecture des textes de Diderot : la *Lettre sur les aveugles*, *Le Rêve de d'Alembert*, *Jacques le fataliste*, *l'Entretien avec la maréchale de **** Et en même temps, cela est très faux. Car lorsqu'on lit vraiment les textes de Diderot, lorsqu'on fait cette expérience réjouissante de suivre une intelligence à l'œuvre dans des dispositifs littéraires toujours inventifs et subtils, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une pensée fondamentalement ouverte aux questionnements, qui dialogue toujours avec elle-même et les autres, qui se propose constamment des objections, qui produit des paradoxes pour mieux déstabiliser les lieux communs qui nous empêchent de penser, et surtout qui se garde bien d'affirmer comme des vérités ce qui doit toujours rester hypothétique et méthodologique. La pensée de Diderot n'est pas une pensée dogmatique : c'est pour cela qu'il faut d'abord lire les textes, et qu'on ne s'ennuie jamais en lisant Diderot. Car il oblige son lecteur à être un lecteur critique, un lecteur qui se libère des idées reçues, non pour en ingurgiter de nouvelles en remplacement des anciennes, mais pour le contraindre à penser par lui-même. C'est cela le sens des Lumières et du matérialisme selon Diderot : un programme d'émancipation des esprits.